

—Faites, dit Marjalet, engagez-le à voir Lucie, à lui parler, mais je crois qu'il est bien difficile de la changer; rien n'est tenace comme le rien. Si Lucie pouvait se croire coupable, elle serait sauvée, mais ne penser qu'à la richesse, ce n'est pas un grand crime en apparence, et voilà ce qui la perdra et Lucay avec elle.

—Laissez-moi causer avec Marguerite, dit Jean-

ne, elle a quelque chose à me dire au sujet de Lucay. Peut-être est-il menacé sans que nous le sachions, et puisque Marguerite est de mes amies, dit Jeanne, avec un sourire charmant, profitons-en.

—Vous avez là une excellente amie, dit Marjalet je vous laisse avec elle.

A suivre

JEAN LANDER.

Le Soldat dans son Village

Et tout cela—cette résistance pied à pied, ces contre-attaques locales, le salut de Paris, le rétablissement de la situation générale—tout cela fut possible grâce au soldat français. Une fois encore il vient de sauver la France et les autres nations. Tantôt joyeux, tantôt plus sévère, plein de chansons et de récriminations, inégal comme les journées qui sont de soleil et de pluie, il a paru changer plusieurs fois, au cours de cette effroyable épreuve si longue. Nos régiments d'aujourd'hui ont un air plus grave qu'aux jours enthousiastes de la mobilisation. Aux sentiments, éternels moteurs d'une âme guerrière, sont venus s'ajouter le pinard et les permissions, mais c'est, dans les cœurs battus par quatre années de misère, même foi, même force, et, vienne l'occasion, le grand courant électrique s'établit. Quelqu'un sans doute, écrira l'histoire des variations de cet extraordinaire soldat, l'histoire des modifications de l'esprit dans nos armées, de 1914 à 1918. Sous des apparences changeantes et des couleurs superficielles, sous les rides que les jours et les nuits ont creusées aux visages, ce qui persiste immuable, c'est la volonté d'hommes libres qui ne peuvent pas subir la loi de l'envahisseur. L'horreur de la domesticité monstrueuse du Boche n'a pas cessé de grandir et fait aujourd'hui la pensée centrale de tous les Français. Notons, à la gloire de nos soldats-paysans, une histoire authentique consignée dans un rapport officiel, un fait entre dix mille, un échantillon des sacrifices qui briseront l'élan de l'ennemi.

Le 29 mai dernier, au cours du repli devant l'offensive allemande, le 3e bataillon du 140e régiment d'infanterie, qui fait partie du 20e corps, venait d'arriver dans le village de Taux, commune d'Hartennes, dans l'Aisne, et en organisait la défense, quand le commandant fut avisé qu'un soldat d'un corps étranger, et qui avait une allure singulière se mêlait aux différents groupes de combat en tenant des propos exaltés.

Le commandant Jacquesson fit venir cet homme pour l'interroger. Il arriva un fusil à la main, porteur d'un équipement dont les cartouchières étaient gonflées de cartouches. Il donna son nom: soldat Bréhant de la 63e compagnie d'aérostiers de campagne:

“ Je suis du pays, dit-il, et j'y possède une petite

ferme. J'étais en permission lorsqu'on vint en faire évacuer toute la population. Ma femme et mes enfants me suppliaient de partir avec eux, mais je n'ai pas voulu. Je les ai embrassés et expédiés avec les autres habitants, et moi je reste, car je veux défendre mon pays natal jusqu'au bout. Je me suis procuré ce fusil, j'ai ramassé cet équipement et ces cartouches. Tant que j'aurai la force de tenir mon fusil, je veux empêcher l'ennemi de venir prendre mon foyer que m'a légué mon père et qui est le bien de mes enfants, pour qui j'ai tant travaillé. Tant que vous êtes ici, mon commandant, je me mets avec vous, mais d'après ce que j'ai vu, vous vous replierez après avoir résisté aussi longtemps que possible. Alors l'ennemi entrera. Eh bien! je veux que le dernier soldat français qui lui opposera sa poitrine soit un du village. Je me posterai dans un coin que je connais bien et par où je verrai les Boches arriver, et je vous assure que j'en abattrai. Quand ils arriveront sur moi, je leur sauterai dessus avec ma baïonnette. Je ne crois pas en revenir, mais si je suis tué, j'aurai vengé mon pays, et mes enfants seront fiers de moi.”

Il n'y avait pas de doute sur l'identité de Bréhant. Il faisait voir son livret militaire et sa permission, et une vieille femme qui n'avait pas voulu quitter sa maison le connaissait parfaitement.

Pendant toute la journée, avec l'autorisation du commandant, il se tint en observation aux isières du village. Dans la nuit, l'ennemi ayant débordé la ligne défensive du bataillon, le commandant Jacquesson reçut l'ordre de se replier avec son monde sur une position plus en arrière. Bréhant fit ses adieux aux soldats et aux officiers et resta seul dans les ruines, baïonnette au canon. Il n'avait pas changé dans sa résolution inflexible; il ajoutait simplement avec bonhomie: “Drôle de permission, tout de même!”

Ce sont de tels hommes qui sauvent la France et qui, avant de nous donner la victoire, nous ont rétablis au premier rang dans l'estime des peuples. Nul Américain ne servirait de rien s'il n'y avait eu en France, par centaines de mille, des Bréhant.

L'Echo de Paris.

MAURICE BARRES,
de l'Académie française.